

Le voyage de Mary Wollstonecraft en Scandinavie : un horizon entre espoir et déception

Stéphanie Gourdon, Université Lyon2

Lorsque Mary Wollstonecraft s'apprête à partir pour la Scandinavie en juin 1795, le passé proche est assez sombre et l'avenir comporte peu d'espoir. Les excès de la Terreur et la guerre avec l'Angleterre l'ont obligée à quitter Paris, où elle vivait depuis décembre 1792, pour se réfugier au Havre. Elle a donné naissance à un enfant, fruit de sa relation avec l'homme d'affaire américain Gilbert Imlay, mais ce dernier s'éloigne d'elle ce qui la conduit au désespoir au point de tenter de mettre fin à ses jours¹. Sur le plan littéraire, depuis la publication de son ouvrage phare, *A Vindication of the Rights of Woman*, en janvier 1792, Mary Wollstonecraft n'a écrit qu'un récit historique peu original et peu audacieux, que la critique de l'époque considère à peine (Blakemore 90), *An Historical and Moral View of the Origin and Progress of the French Revolution*, publié en décembre 1794, et ses déboires sentimentaux ne sont pas propices à la production intellectuelle.

Dans la correspondance qu'elle entretient avec Imlay parallèlement à l'écriture du texte – dont on ne connaît pas la forme première avec exactitude – mais qui devient plus tard le récit de voyage *Letters Written from a Short Residence in Sweden, Norway and Denmark*, installée à Hull avant de prendre la mer en juin 1795, l'auteur exprime avec amertume son désir de stabilité et de chaleur humaine :

[Imlay], dear [Imlay], am I always to be tossed about thus? – shall I never find an asylum to rest *contented* in? How can you love to fly about continually – dropping down – as it were, in a new world – cold and strange! - every other day? (*Collected Letters* 295)

Pour tenter de soulager sa peine et sans doute pour stimuler son entendement, Imlay propose à Mary de régler une affaire commerciale qui lui a été défavorable. Il s'agit d'un navire chargé d'argent naviguant sous pavillon norvégien pour échapper au blocus des Anglais, dont le propriétaire, Imlay, a perdu la trace². Mary Wollstonecraft reproche à l'infidèle ses pratiques commerciales douteuses – « Often do I sigh, when I think of your entanglements in business [...] » (300) –, ce qui n'annonce pas une grande motivation de la part de celle qui doit défendre les intérêts de l'Américain. Et cependant ce sont ces pratiques qui lui redonnent l'espoir d'un rapprochement : « In short, be very particular in your account of all your affairs – let our confidence, my dear, be unbounded » (301). C'est en tout cas en un premier temps ce lien fantasmé qui lui permet de s'échapper à son tour vers « un nouveau monde – froid et inconnu » ou « froid et étrange » (« a new world cold and strange »), malgré les réticences qu'elle exprime dans la lettre de Hull. En réalité, le récit de voyage ne traite qu'indirectement et de manière sublimée de la souffrance de l'auteur et ne fait

¹ Lyndall Gordon précise qu'en mai 1795, Mary Wollstonecraft « avala une surdose de laudanum » (251).

² Voir le récit de Per Nyström.

aucune référence précise à la mission qui doit être accomplie. Il raconte une toute autre histoire. Si Mary Wollstonecraft exprime ses réserves avant le départ, une fois près de la côte, après une traversée mouvementée, elle manifeste un désir d'affranchissement qui laisse présager un élan de liberté et de renouveau :

My attention was particularly directed to the light-house; and you can scarcely imagine with what anxiety I watched two long hours for a boat to emancipate me – still no one appeared. Every cloud that flitted on the horizon was hailed as a liberator, till approaching nearer, like most of the prospects sketched by hope, it dissolved under the eye into disappointment. (Letter 1, 63)

Bien que l'avertissement annonce une démarche réfléchie – « to give a just view of the present state of the countries I have passed through ... » (62) –, la citation précédente indique la part de fantasme qui constitue l'horizon: « Every cloud that flitted [...] dissolved under the eye » (62). C'est cette dimension liée à l'espoir que l'on considérera d'abord. Il conviendra d'analyser ensuite le corollaire décevant que constitue parfois la confrontation avec la réalité. On pourra donc s'interroger sur ce que l'horizon révèle de l'autre mais aussi de soi, appréhender la transformation de Mary Wollstonecraft et le nouvel horizon qui se dessine à son retour en Angleterre.

L'horizon comme projection : le Nord idéalisé

Le processus d'idéalisation suit une sorte de courbe ascendante qui se développe parallèlement au déplacement et dont l'apogée se situe en Norvège. Ce pays que l'auteur décrit dans dix lettres (de la sixième à la quatorzième) et qu'elle continue d'évoquer dans les suivantes, cristallise en effet l'aspiration à un lieu idyllique

Dès son arrivée, alors qu'elle s'approche de la côte suédoise, Mary Wollstonecraft est saisie par le paysage grandiose qu'elle perçoit comme la représentation des origines de la terre :

There was a solemn silence in this scene, which made itself be felt. The sunbeams that played on the ocean, scarcely ruffled by the lightest breeze, contrasted with the huge, dark rocks, that looked like the rude materials of creation forming the barrier of unwrought space, forcibly struck me. (Letter 1, 65)

L'observatrice s'approprié ce lieu par une comparaison qu'expriment les termes « looked like ». Il se crée entre la femme et la nature une intimité de l'ordre du sacré qu'aucune influence extérieure ne semble pouvoir atteindre : le silence religieux règne en maître, les surfaces sont inaccessibles, « scarcely ruffled by the lightest breeze ». Seule l'observatrice perçoit les nuances (« in this scene which made itself be felt ») d'un univers primitif et sublime (« the rude materials of creation », « unwrought space »), dont elle pourrait par l'écriture remodeler les contours. Ce passage est donc annonciateur d'une possible régénérescence qui commence par une démarche fusionnelle³.

³ Sur le lien de l'auteur avec la nature scandinave voir notamment le recueil d'article dirigé par Anka Ryall et Catherine Sandbach-Dahlstöm.

La nature est appréhendée comme un lieu rassurant qui permet à l'auteur de dénuder et de soigner en la purifiant son âme blessée⁴. Dans la deuxième lettre la voyageuse quitte la compagnie des hommes pour s'abandonner à l'appel des éléments :

Let me, my kind strangers, escape sometimes into your fir groves, wander on the margin of your beautiful lakes, or climb your rocks to view still others in endless perspective; which, piled by more than giant's hand, scale the heavens to intercept its rays, or to receive the parting tinge of lingering day. (74-75)

Dans ce passage hautement lyrique, l'auteur transcende les limites de l'espace (« endless perspective ») et du temps : « Eternity is in these moments » (74). Le genre lyrique évoque tout particulièrement le rapport à l'origine et à l'infini. Gérard Genette, citant Hugo dans l'article « Introduction à l'architexte » de l'ouvrage collectif *Théorie des genres*, rend ainsi compte de l'interprétation romantique : « le lyrisme est l'expression des temps primitifs, où 'l'homme s'éveille dans un monde qui vient de naître'. » (124)

Parallèlement à la nature protectrice et régénératrice, Mary Wollstonecraft se ressource auprès d'une population dont elle apprécie la simplicité, la spontanéité et la chaleur humaine. Là encore, la femme blessée à la sensibilité à fleur de peau, l'idéaliste aussi, ne veut voir qu'un angélisme absolu dont elle a besoin pour croire en elle et en son avenir. On note que le voyage en Scandinavie exacerbe la dichotomie entre le monde urbain progressiste mais destructeur et la ruralité bucolique et réparatrice. On pense à l'héroïne du premier roman *Mary, A Fiction*, publié en 1788, qui, à son retour de Lisbonne où elle a perdu son amie de cœur, rejette Londres dont elle perçoit « la vulgarité, la saleté et le vice » (39) et se réfugie à la campagne parmi les enfants dont elle apprécie les joies innocentes.

Ainsi dans la première lettre du récit de voyage, Mary Wollstonecraft s'enthousiasme : « Amongst the peasants, there is, however, so much of the simplicity of the golden age in this land of flint – so much overflowing of heart, and fellow-feeling [...] » (66)⁵. Lorsqu'elle arrive en Norvège, la philosophe poursuit sur le même mode exprimant avec emphase son aspiration à l'innocence et à la pureté. Elle va jusqu'à associer son interlocuteur, Imlay, à son rêve de Paradis Perdu, comme s'il s'agissait de purifier et de régénérer la relation sentimentale moribonde. Mary suppose en effet que son amant a eu les mêmes réflexions qu'elle en sillonnant les territoires vierges d'une Amérique encore à peine explorée.

Au-delà des individus c'est d'un idéal social dont la philosophe rend compte, dans la lettre 7 tout particulièrement. Mary Wollstonecraft ne traite pas cette lettre

⁴ Outre les déboires sentimentaux du moment, Mary Wollstonecraft avouait une tendance mélancolique que Beth Dolan Kautz explore dans son rapport au paysage pittoresque.

⁵ « L'âge d'or » est un topos du XVIII^e siècle auquel Mary fait souvent référence dans son récit. Il s'agit d'une représentation idyllique de l'homme vivant en harmonie avec son environnement.

sur un mode lyrique mais fait état de l'histoire, de l'organisation politique et économique du pays. Ce dernier étant sous la tutelle du Danemark, la population norvégienne n'est pas directement soumise à l'autorité politique. Les relais locaux du pouvoir sont souples et accordent une importante indépendance et liberté d'expression aux individus. L'auteur conclut donc : « the Norwegians appear to me to be the most free community I have ever observed » (103).

Lorsqu'elle doit envisager de quitter la Norvège, Mary Wollstonecraft prend conscience de ce que représente l'horizon. Elle s'interroge et s'adresse à l'malay, car dans un autre registre, n'est-il pas lui-même soumis à cette quête infinie ? « You will ask, perhaps, why I wished to go further northward. Why? » ; la réponse est qu'elle cherche un lieu plus idyllique encore, des gens plus innocents :

not only because the country, from all I can gather, is most romantic, abounding in forests and lakes, and the air pure, but I have heard much of the intelligence of the inhabitants, substantial farmers, who have none of that cunning to contaminate their simplicity [...]. (Letter 14, 148)

« From all I can gather » et « I have heard » expriment une incertitude ; Mary Wollstonecraft répond sans doute davantage à son imagination et à son désir qu'à une réalité. Elle le concède à mi-mot en précisant : « The description I received of them carried me back to the fables of the golden age ». Elle confie finalement le caractère aléatoire des promesses d'un nouvel horizon entre espoir et déception : « I want faith ! My imagination hurries me forward to seek an asylum in such a retreat from all the disappointments I am threatened with » (148).

Limites et retour sur soi

Si la voyageuse est touchée par la simplicité de la population qu'elle rencontre, si son enthousiasme et son imagination l'aveuglent quelque peu, son esprit critique n'en demeure pas moins en éveil et relève dès les premières lettres le caractère rustre des usages. La deuxième lettre par exemple évoque avec humour les riches marchands qui se détendent à table. Selon l'auteur, leurs responsabilités devraient limiter le temps passé à se restaurer – « the table, [...] is spread at, I think, too early an hour » – et devraient surtout les empêcher de trop boire, « paying due respect to the bottle » (73). Sur la côte norvégienne notamment, qui offre peu de ressources aux habitants (lettre 11), Mary Wollstonecraft découvre avec horreur des logements rendus insalubres par les fumeurs invétérés qui les occupent : « Nothing can be more disgusting than the rooms and men towards the evening » (132) précise-t-elle. Enfin, après avoir quitté la Norvège, une fois au Nord de la Suède, l'auteur cherche une auberge où passer la nuit, à Kvistram exactement, et se retrouve dans un lieu où règne un désordre absolu, où l'on ne distingue plus les gens des objets et des animaux, où le tapage est insupportable, où l'alcool coule à flot, un lieu qui empeste le tabac. Mary Wollstonecraft y voit l'image de l'enfer et conclut : « There was every thing to drive me back, nothing to excite sympathy in a rude tumult of the senses, which I foresaw would end in a gross debauch » (Letter 16, 156). Elle poursuit sa route dans l'espoir de trouver mieux mais doit se contenter en pleine nuit d'une chambre nauséabonde dont le lit miteux ne lui inspire guère confiance.

C'est surtout le manque de culture et d'activité de l'entendement que l'auteur déplore et qui la renvoie à ce qui constitue le cœur de sa quête, son projet de vie. Dès la deuxième lettre, après avoir précisé qu'à part leurs affaires commerciales, les marchands ne s'intéressent qu'à la table et ne discutent ni de littérature ni de politique, elle pose comme une évidence : « The more I see of the world, the more I am convinced that civilization is a blessing not sufficiently estimated by those who have not traced its progress » (72).

La civilisation développe le goût et, lorsqu'elle visite les propriétés des nantis suédois, Mary Wollstonecraft craint de découvrir des jardins mal agencés qui gâchent la beauté pittoresque du site⁶. Si, dans la lettre 7, elle évoque avec enthousiasme la liberté dont jouissent les Norvégiens, elle regrette l'absence d'universités et l'indigence que cela entraîne. La population n'est pas incitée à développer sa curiosité et ne peut donc évoluer. L'auteur souligne ici le paradoxe que constitue une liberté sociale dépourvue de savoir individuel. Le thème est repris dans la lettre 13, à la fin du parcours norvégien, lors d'une rencontre avec un homme intelligent, de culture littéraire. Mary Wollstonecraft apprécie de s'entretenir avec lui sur la Révolution française notamment. Elle évoque de nouveau, par opposition, l'horizon limité d'une population qui est généralement plus préoccupée par le quotidien et par le moyen de s'enrichir que par la connaissance.

Katherine Turner voit dans l'expression récurrente d'une insatisfaction de l'auteur une victoire de la mélancolie qui contamine le texte et le mène à l'échec (229). On proposera une lecture plus nuancée. On observe tout au long du récit de voyage une tendance de l'auteur à osciller entre la nostalgie d'un état de nature idéalisé, « the golden age », et l'attachement au progrès du monde dit civilisé jusqu'à ce que progressivement, comme si elle s'était régénérée, Mary Wollstonecraft retrouve une forme d'équilibre entre le rêve et la réalité ouvrant la voie à un renouvellement. Lorsque la voyageuse se demande pourquoi elle désire aller plus loin encore au nord, toujours plus loin, elle finit par s'accommoder de sagesse : « but reason drags me back, whispering that the world is still the world, and man the same compound of weakness and folly, who must occasionally excite love and disgust, admiration and contempt » (Letter 14, 149). L'auteur reconnaît ainsi que l'aspiration presque compulsive à un nouvel horizon, est une façon d'éclairer ce qu'elle vit et ce qu'elle est par la confrontation avec la différence. Dans la lettre 11 par exemple, Mary Wollstonecraft est agacée par la cupidité et l'immoralité des habitants de la côte norvégienne mais rassurée par les comparaisons que ces découvertes l'obligent à établir et par le travail intellectuel que cela suppose. A la fin du récit de voyage, Mary Wollstonecraft révèle que l'objet de son parcours est moins un état des lieux de la Scandinavie que des observations spontanées sur les mœurs des pays qu'elle traverse. Mais elle ajoute que ce voyage lui permet d'enrichir ce qui constitue sa quête fondamentale et profonde : « to note the present state of morals and manners, as I trace the progress of the world's improvement » (Letter 19, 172). C'est donc une femme des Lumières qui s'affirme dans la confrontation avec de nouveaux horizons.

⁶ Elizabeth Bohls analyse la manière dont le rapport de Mary Wollstonecraft à la nature développe une esthétique féminine.

La femme pionnière

Mary Wollstonecraft s'engage dans l'aventure scandinave comme double d'Imlay, qu'elle représente. Cette relation s'inscrit d'abord dans la dépendance intellectuelle et affective puisque, comme il a été évoqué dans l'introduction, l'auteur sollicite un compte-rendu détaillé des affaires d'Imlay et « une confiance absolue » (*Collected Letters* 301). Mais l'éloignement octroie à la voyageuse une liberté qui lui permet progressivement de s'approprier un nouvel espace géographique d'une part, car le Nord est peu exploré, psychologique et intellectuel d'autre part, puisqu'elle est seul maître à bord, qu'elle noue d'autres liens et s'affirme dans le monde des affaires.

La nature première et primitive, que l'on a considérée précédemment, place la philosophe qui la décrit en position de créatrice, d'auteur d'une nouvelle genèse. Mary Wollstonecraft, toute-puissante, émet dès la lettre 5 l'idée que les origines de l'homme se situeraient au Nord plutôt qu'au Sud :

So far from thinking that the primitive inhabitants of the world lived in a southern climate, where Paradise spontaneously arose, I am led to infer, from various circumstances, that the first dwelling of man happened to be a spot like this which led him to adore a sun so seldom seen. (89)

Dès son premier dîner en terre scandinave, Mary Wollstonecraft se trouve en position d'autorité ; et son hôte de saluer son esprit d'observation en soulignant qu'elle pose des questions d'hommes. Les femmes sont également curieuses de sa situation insolite : « A woman, coming alone, interested them » (Letter 6, 96).

Aussi le récit de voyage ne consiste-t-il pas seulement à observer les mœurs locales et à éclairer les usages des autres pays, mais également à affirmer les idées de la philosophe. On retrouve tous ses combats, ceux qu'elle a menés à travers ses ouvrages phares tels le pamphlet contre Burke, *A Vindication of the Rights of Men*, ou le traité *A Vindication of the Rights of Woman*, mais aussi dans ses romans engagés et ses travaux mineurs, combats qui se résument à la condamnation de toute forme d'asservissement et à la défense de la liberté. Malgré la mélancolie et la souffrance, l'auteur ne renonce pas à ses idéaux.

Dans la troisième lettre notamment, Mary Wollstonecraft dénonce le traitement que les Suédois infligent aux serviteurs. Ces derniers sont mal nourris, et l'auteur de qualifier cette pratique de barbare et de préciser que l'Angleterre ne fait pas mieux en la matière et qu'il faut « que nous aimions nos serviteurs » : « we must love our servants » (77).

Dans le prolongement de cette critique, Mary Wollstonecraft évoque l'oppression des femmes, obligées de laver le linge l'hiver dans des eaux glacées et dont les mains et dont les mains se gercent et saignent. Elle remarque avec ironie que les conjoints ne s'abaissent pas à proposer de porter les lourds fardeaux.

La philosophe évoque également l'oppression des peuples par référence à la Révolution française dont elle considère qu'elle a fait naître dans les esprits des pays traversés le sens de la liberté. Bien qu'elle fasse allusion à l'asservissement des individus au sein de l'organisation familiale, on constate que Mary Wollstonecraft s'intéresse davantage dans le récit de voyage à la collectivité et donc au pouvoir politique et économique. La distanciation par rapport à la France révolutionnaire qu'elle vient de quitter et dont les dérives ne peuvent que l'avoir remise en question, comme nombre des intellectuels radicaux, lui permet de se positionner par rapport à son idéal. A l'occasion de l'échange avec l'homme de lettre norvégien qui souhaite avoir des nouvelles de la situation en France (lettre 13), Mary Wollstonecraft souligne le caractère sensationnaliste de certains articles de journaux anglais et scandinaves rendant compte des atrocités de la Terreur, mais elle nuance la perception très idéalisée qu'ont les Norvégiens de la Révolution en les persuadant que Robespierre fut un monstre.

Parallèlement à ses prises de positions politiques, Mary Wollstonecraft dénonce les dérives du commerce. Elle rappelle que la Révolution a été prétexte à nombre de transactions illicites par voie maritime. Dans la lettre 13 toujours, l'auteur mentionne les marchands scandinaves qui s'arrangeaient pour faire saisir par les autorités britanniques des cargaisons de mauvaise qualité destinées à la France, et pour se les faire rembourser. A la fin de son parcours, alors que Mary Wollstonecraft traverse le Danemark et l'Allemagne, la critique d'un commerce corrupteur se fait plus acerbe. Bien que douloureusement, la philosophe se détache d'Imlay et se définit par opposition, comme appartenant au territoire de la pensée qui lui échappe à lui :

But you will say that I am growing bitter, perhaps, personal. Ah! shall I whisper to you – that you – yourself, are strangely altered, since you have entered deeply into commerce – more than you are aware of – never allowing yourself to reflect, and keeping your mind, or rather passions in a continual state of agitation – Nature has given you talents, which lie dormant, or are wasted in ignoble pursuits – You will rouse yourself, and shake off the vile dust that obscures you, or my understanding, as well as my heart, deceives, me, egregiously – only tell me when? But to go farther a-field. (Letter 23, 191)

« To go farther a-field »: Mary Wollstonecraft, ressourcée, indépendante, repart vers un nouvel horizon.

On peut s'interroger sur cette lecture optimiste du voyage, puisque de retour en Angleterre, ne retrouvant pas Imlay, Mary Wollstonecraft fait une deuxième tentative de suicide ; mais cela relève du « personnel », ce qui n'est pas l'essentiel pour l'auteur. L'important dans cet horizon du nord si peu exploré c'est la foi : « I want faith ! » (149) s'exclame-t-elle lettre 14. Or, confrontée à la différence, Mary Wollstonecraft retrouve la foi en l'humanité, en sa perfectibilité. Elle affirme ses convictions et ses idéaux, qui motivent son écriture ; or, écrire c'est survivre. Dans un moment de lassitude, confinée dans une chambre insalubre de la côte norvégienne, l'auteur observe : « If I had not determined to write, I should have found my confinement here, even for three or four days, tedious » (Letter 11, 132). On note qu'à l'automne 1795, Mary Wollstonecraft

cherche un nouveau genre littéraire et fait différentes tentatives inédites, notamment dans le genre dramatique⁷. Puis elle finit par se lancer dans l'écriture d'un « nouveau » type de roman, *The Wrongs of Woman ; or Maria*, écrit en 1796, assez maladroit mais d'une certaine manière expérimental, un ouvrage hybride et très engagé.

SOURCES

- Blakemore, Steven. *Crisis in Representation. Thomas Paine, Mary Wollstonecraft, Helen Maria Williams, and the Rewriting of the French Revolution*. Londres : Fairleigh Dickinson UP, 1997.
- Bohls, Elizabeth. *Women Travel Writers and the Language of Aesthetics, 1716-1818*. Cambridge : Cambridge UP, 1995.
- Genette, Gérard, Jauss Hans Robert, Schaeffer Jean-Marie, Scholes Robert, Stempel Wolf Dieter, Viëtor Karl. *Théorie des genres*. Paris : Éditions du Seuil, 1986.
- Gordon, Lyndall. *Mary Wollstonecraft. A New Genus*. Londres : Little Brown, 2005.
- Kautz Dolan, Beth. "Mary Wollstonecraft's Salutary Picturesque: Curing Melancholia in the Landscape". *European Romantic Review* 13 (2002).
- Kelly, Gary. *Revolutionary Feminism: the Mind and Career of Mary Wollstonecraft*. Basingstoke : Macmillan, 1992.
- Nyström, Per. *Mary Wollstonecraft's Scandinavian Journey*. Göteborg : ACTA, Regiae Societatis Scientiarum et Litterarum Gothoburgensis. Humaniora 17, 1980.
- Ryall, Anka et Catherine Sandbach-Dahlström. *Mary Wollstonecraft's Journey to Scandinavia: Essays*. Stockholm : Almqvist and Wiksell International, 2003.
- Turner, Katherine. *British Travel Writers in Europe 1750-1800*. Aldershot, Burlington USA, Singapore, Sydney : Ashgate 2001.
- Wollstonecraft, Mary. *Mary, A Fiction* [1788]. Ed. Janet Todd. Harmondsworth : Penguin Books, 1992.
- _. *A Vindication of the Rights of Men, in a Letter to the Honourable Edmund Burke* [1790]. Ed. Janet Todd. Oxford : Oxford UP, 1994.
- _. *A Vindication of the Rights of Woman, with Strictures on Moral and Political Subjects* [1792]. Ed. Janet Todd. Oxford : Oxford UP, 1994.

⁷ Voir description précise de Gary Kelly.

- _. *An Historical and Moral View of the Origin and Progress of the French Revolution; and the Effect it has Produced in Europe* [1794]. Ed. Marilyn Butler & Janet Todd; *The Works of Mary Wollstonecraft*, 7 vols. Londres : Pickering & Chatto, 1989, Vol. 6.
- _. *Letters Written during a Short Residence in Sweden, Norway and Denmark* [1796]. Ed. Richard Holmes. Harmondsworth : Penguin Books, 1987.
- _. *The Wrongs of Woman; or Maria* [1798]. Ed. Janet Todd, *Mary and Maria. Matilda*. Harmondsworth : Penguin Books, 1992.
- _. *The Collected Letters of Mary Wollstonecraft*. Ed. Janet Todd. Londres : Penguin Books, 2003.